



PRÉAMBULE

Mon père était un passionné de la forêt. Il avait un tout autre sourire lorsqu'il marchait dans les bois. Bien que sa terre, sa maison et ses clients fussent destinés à mon frère Bonifac, l'aîné, il m'emmenait souvent passer l'après-midi seul avec lui et m'enseignait son métier. Il m'aimait bien. Peut-être parce que j'étais son dernier garçon. Trois filles me suivaient dans l'ordre des naissances et ma mère n'avait pas eu d'autres enfants depuis. Sept enfants vivants, c'était une belle réussite, mais aussi beaucoup de soucis.

Je réfléchissais déjà à tout cela, en enjambant le sol jonché de racines, me hâtant autant que me le permettaient mes petites jambes de garçon de onze ans. Il s'arrêta et observa le tronc d'un grand arbre, un chêne de Hongrie, croyais-je. J'observai grandement l'écorce et les feuilles afin de m'en assurer, pour ne pas me tromper s'il me demandait mon avis.

« Viens ici, Gergő... » J'allai me placer devant lui. Il posa ses mains sur mes épaules : « Tu sais, je souhaite le meilleur pour toi, garçon. Je voulais te garder longtemps avec nous, d'autant plus que tu es plutôt doué. Tu retiens vite les consignes et tu prends bien les critiques... Mais voilà, j'ai eu une offre que je ne puis refuser. » Je fronçai les sourcils. Avais-je bien compris que j'allais devoir quitter la maison ? Une offre ? Il regarda la cime de l'arbre : « Il y a des choses qu'on apprend, et d'autres qu'on sait d'instinct. Je sais que cet arbre aura de belles nuances dans son bois malgré le fait que rien ne puisse l'indiquer. Je sais aussi que tu iras loin. » « Est-il possible d'attendre un peu, père ? J'aimerais rester ici, Milán avait douze ans quand il a commencé son apprentissage... » « Garçon, tu es trop brillant pour que je t'envoie planer des planches. Tu sais, ton numéro de flûte à Pâques a fait parler tout le village, ce n'est pas passé inaperçu. Maître Olivér est venu me voir à la taverne avant-hier, il te veut à son atelier, pour fabriquer des instruments de musique pour les nobles. C'est une chance que je ne peux pas te faire manquer. Qu'en penses-tu ? »

J'étais très nerveux. Je regardai la forêt tout autour, je la connaissais par cœur, je n'avais pas envie d'aller vivre dans la ville voisine. « Croyez-vous

qu'ils m'apprendront à jouer du clavecin ? » « Probablement, s'il t'a choisi après t'avoir entendu jouer. » « D'accord. Je m'ennuierai de vous. » « Nous aussi. » Il poussa du bout du pied quelques glands verts tombés prématurément de l'arbre, un peu comme je m'apprêtais à le faire.

« Gergő, je ne suis pas un grand sage, mais j'aimerais quand même te refiler un conseil ou deux qui pourrait t'être utile dans la vie... Ne laisse jamais personne te dicter comment être heureux. Le bonheur, c'est toi qui te le crées. Tu verras, la vie est une longue suite de décisions. Je peux te jurer, garçon, que les meilleures que j'ai prises sont celles où j'ai écouté mon cœur. » « Comme quand tu as décidé de m'avoir ? » « Ah ! Ah ! Non, je n'ai jamais décidé de t'avoir ! » Il m'ébouriffa les cheveux. « Tu étais un cadeau de la vie que j'ai été bien content de recevoir. Quand la vie te fera des cadeaux, accepte-les et dis merci. Un cadeau, ça ne se refuse pas. Comprends-tu ? » Je hochai la tête.

Aujourd'hui, je sais que mon père était un visionnaire.



CHAPITRE I

Par chance, il ne faisait pas trop froid en ce janvier de 1566, cette clémence de la nature était un maigre baume sur nos déboires de l'année. À nouveau, des infidèles de malheur venaient gâcher la quiétude de nos vies. Ces ottomans n'envahissaient pas que notre territoire ; ils envahissaient notre quotidien et nos rêves, mettant à l'épreuve ma patience et mon courage, et ce, depuis ma tendre enfance. J'étais né durant la petite guerre de Hongrie et j'avais souhaité que le jour où j'aurais des enfants ces conflits soient terminés, mais c'était loin d'être le cas. Après avoir été un sultan apprécié de son peuple, Soliman le Magnifique souhaitait terminer ses jours bravement sur un champ de combat et c'est bien évidemment notre région, perpétuel champ de bataille entre les Turcs et les Habsbourg, qu'il choisit.

J'avais eu la chance de profiter, quelques années auparavant, d'une décennie d'accalmie me permettant de me monter une clientèle dans les rares familles fortunées, mais ces dernières, voyant la reprise des hostilités, avaient fui vers l'ouest me laissant sans emploi. J'avais subvenu aux besoins de ma famille ces derniers mois en travaillant avec mon père, le temps que la grossesse de ma femme prenne fin. J'avais bûché sur ses terres, vidant la forêt des noyers si prisés à la fabrication des mousquets. Cependant, cet emploi n'était pas en accord avec mes ambitions.

C'est pourquoi trois semaines après la naissance de ma petite dernière, Edina, j'avais annoncé à tous que nous mettions le cap vers l'Autriche. Là-bas, je pourrais me monter une nouvelle clientèle et vivre de mes passions : la musique et l'enseignement. D'un commun accord, nous avons donc vendu la maison paternelle afin que mes parents et la famille de mon frère emménagent dans la mienne, qui était plus récente. Les profits de la vente étaient dérisoires et cela me rendait bien nerveux, car nous ne pourrions pas survivre longtemps si les contrats tardaient à venir. J'étais allé préalablement en repérage et j'avais une entente verbale avec un aubergiste ; je jouerais six soirs par semaine en échange d'une chambre assez spacieuse pour ma famille. C'était la destination de notre charrette en cet après-midi sans nuages.

Helena était d'un calme sensationnel malgré le fait qu'elle se remettait avec peine de son accouchement. Je lisais dans ses grands yeux sombres qu'elle taisait stoïquement ses douleurs. Son grand sourire, qui faisait habituellement saillir ses pommettes, n'était pas au rendez-vous. Au début de notre mariage, elle m'avait rapidement donné un fils, Istvan. Il était devenu un valeureux garçon qui m'avait grandement aidé à emballer nos biens et hisser le tout dans la charrette. Il était espiègle et un peu tête en l'air, mais il obéissait aux consignes alors je n'avais pas à le réprimander souvent. Si la naissance d'Istvan s'était bien déroulée, ce fut exactement le contraire pour notre deuxième enfant. Entre les deux, Helena en avait perdu plusieurs dans les premières semaines de grossesse. Cela nous brisait le cœur à chaque fois, mais nous nous consolions en nous rappelant qu'il était plus facile de l'accepter maintenant que d'enterrer un bébé, comme cela arrivait beaucoup trop fréquemment au village. Le second accouchement fut une torture interminable, trois jours de grandes douleurs. Lorsque Reni avait finalement poussé son premier cri, Helena avait perdu connaissance, épuisée. La sage-femme m'avait alors confié qu'à son avis, il s'en était fallu de peu pour que je devienne veuf. Puis, Helena s'était remise, les mois passèrent et nous tournâmes la page sur ces événements, les oubliant presque. Ce n'est que lorsqu'elle vint me glisser à l'oreille: « Cet hiver, une autre petite voix t'appellera papa ! » que je repensai aux risques que j'avais de perdre ma compagne. J'étais heureux à l'idée d'avoir un nouvel enfant, mais j'étais aussi anxieux.

Je jetais régulièrement un œil sur le contenu de ma charrette où mes deux filles, qui ressemblaient à des poupées, étaient assoupies dans une grosse couverture auprès de ma douce. Reni avait de longs cheveux tout en vagues, couleur de blé comme les miens, elle avait aussi hérité de mes longues mains fines et j'espérais en secret en faire ma relève au clavecin.

Il me faudrait trimer dur pour y arriver, car pour l'instant, nous étions bien trop pauvres pour espérer instruire nos petits. Il fallait manger, se vêtir et se loger avant de se payer le luxe de l'instruction. Au mieux, avec un peu de chance, ils se reprendraient plus tard, comme je l'avais fait. Il fallait dire qu'Helena avait joué pour beaucoup dans l'avancement de ma carrière. Elle m'avait aidé à améliorer mes connaissances linguistiques et encouragé à m'offrir comme professeur de musique. Je m'étais ainsi monté une clientèle bourgeoise qui appréciait mes services et me donnait une source de revenus beaucoup plus stable qu'uniquement des récitals. C'était aussi plus à la hauteur de mon talent, car si j'étais un bon musicien, je n'étais pas un *excellent* musicien. Par contre, j'étais bon pédagogue.

Mon fils aussi me ressemblait, ses yeux verts pétillaient d'excitation à la vue de la ville, il sautillait à mes côtés : « Papa ! C'est là ? Nous sommes arrivés ? » Il pointait vers le Schloßberg, cette forteresse juchée sur un promontoire qui dominait toute la région. « Oui, garçon, nous sommes à Graz. » « Qu'est-ce que cette tour blanche ? » Reni se pressa entre nous : « Oui, papa, qu'est-ce que c'est ? » « C'est une tour horloge, *der Uhrsturm*. » Ma fille plissa les yeux pour voir le cadran, en ajustant son bonnet de laine sur ses oreilles. « Mais il n'y a qu'une seule aiguille ! » « Oui, tu as raison, elle n'indique que les heures. Elle est récente. Peut-être n'est-elle pas encore complétée et ils rajouteront celle des minutes prochainement ? Je ne sais pas... Regardez la structure en bois qui en fait le tour, c'est un chemin de ronde utilisé par des gardes qui surveillent la ville ; nous serons en sécurité ici. Je ne veux pas d'ennuis supplémentaires, j'attends de vous que vous soyez bien disciplinés. Soyez sages et polis et je serai fier de vous ! » Istvan s'impatientait : « L'auberge est-elle près d'ici ? » « Il faut traverser la rivière avant, par le pont là-bas. Cette rivière s'appelle *die Mur*. »

Les rues pavées de galets se faisaient plus étroites alors que nous approchions de notre destination. Les enfants s'étaient tus, impressionnés par les façades plâtrées peintes à l'italienne des imposantes demeures de cinq ou six étages. Je me rappelle notre soulagement à notre arrivée. Le voyage avait été long et nous étions contents que ce soit terminé. En plus de n'avoir pas été de tout repos, le risque de se faire attaquer sur les grandes routes était constant et avec un bébé de quelques semaines, nous étions vulnérables. J'aidai mon épouse à descendre. « Je n'ai plus d'énergie... » « Viens, je t'emmène au lit, tu pourras continuer de te reposer avec la petite. » Elle murmura un merci en posant une main sur ma joue ; son teint manquait de couleur.

La chambre était petite : un lit, une table, une commode et quelques objets de toilette. Lorsque j'y eus déposé nos malles et possessions, nous pouvions à peine circuler. J'allai annoncer notre arrivée au propriétaire et faire connaissance avec ses employés. Je souhaitais particulièrement discuter avec la fille chargée du service lors de mes prestations. Je lui offris un petit montant d'argent contre lequel elle accepta de parler de mes services à tous les clients. Elle me conseillera aussi sur ceux ayant le meilleur potentiel, mais ajouta : « Tu sais, les nobles ne viennent pas ici, ils ont leurs soirées privées chez eux. » « Je m'en doute bien, mais leurs employés eux fréquentent cet établissement et peuvent me recommander. » « Pourvu que leurs maîtres prêtent une quelconque importance à leur opinion... »

J'étais plus nerveux que d'habitude pour mon soir de première. Je n'avais aucune idée à quel type de public m'attendre. Je tentais de me concentrer sur le fait que, si je voulais mettre du pain sur la table ce mois-ci, je devais m'attirer d'autres contrats, car mes prestations ici ne nous fournissaient que le gîte. La salle était comble. Assurément que les gens des alentours se réjouissaient d'un nouveau divertissement. Afin de mousser sa publicité, le patron me décrivit comme étant chevronné dans plusieurs disciplines. J'étais ravi d'une telle annonce.

Johanna s'arrêta un moment pour me glisser discrètement à l'oreille : « La table du fond à gauche. Ces trois hommes viennent d'un village des environs. Un grand domaine. Ils sont raffinés, le genre que tu cherches, je crois. Le plus jeune, à droite, il me semble qu'il est régisseur ou quelque chose du genre. Il vient régulièrement acheter des tonneaux de bière et d'autres produits. » « Merci. » Je pris le temps de les observer avant de prendre place au clavecin : le plus grand d'entre eux prenait des notes sur une tablette de cire, donc il savait écrire. Celui au centre avait un visage triangulaire couronné d'un large front qui, combiné avec ses cheveux brun clair ondulés et le foulard noué à son cou, lui conférait des allures de poète. Le propriétaire se racla la gorge pour attirer mon attention le temps que je remarque son geste empressé m'implorant d'amorcer le récital. J'entremêlai mes propres compositions aux airs populaires, déterminé à leur en mettre plein la vue puisqu'on n'a pas deux fois une chance de faire une bonne première impression. J'étais loin de me douter que j'y étais parvenu à ce point...

À la fin de ma prestation, je saluai la foule souriante. Quelques dames vinrent me parler, s'informant de mes disponibilités, de mes tarifs... Enfin, nos vies s'amélioreraient. Johanna vint à ma rencontre, je crus pour me donner son avis sur mon jeu. « Vous êtes chanceux, les hommes dont je vous ai parlé vous invitent à leur table ! » Elle pointa la mystérieuse table du fond. « Bonne chance ! »

Je me dirigeai vers eux. Mentalement, je révisai quelques notions d'allemand et me concentrai à ne pas avoir d'accent, car je ne voulais pas qu'on remarque que je venais de Hongrie. Le plus vieux d'entre eux, qui écrivait précédemment, portait une courte barbe bien taillée : « Bonsoir, prenez place avec nous ! Nous vous offrons une bière ! » « Bonsoir Messieurs, j'accepte volontiers, mais je vous avertis tout de suite, je ne pourrai point vous rendre la pareille ! » Ils firent des gestes de la main me signifiant que ça leur était

égal et je n'en doutais point. « Avez-vous aimé ce que j'ai joué ? » Ils approuvèrent poliment. Le poète avait le regard vif, il me remplit un gobelet de bière. Il avait nettement un accent français. « C'est bien gentil de votre part de m'offrir à boire... Nous venons d'emménager et disons que les caisses sont vides. » Le plus jeune semblait très attentif à tout ce que je disais ; il pinçait souvent ses fines lèvres, comme s'il se retenait de dire ce qu'il pensait. Je ne lui parlai point, mais continuai de l'observer en goûtant ma bière. Il me gênait un peu. Je cherchai ce qu'il émanait de lui. Je conclus que c'était une impression de fragilité qui lui donnait beaucoup de charme. Jamais auparavant je n'avais pensé d'un homme qu'il était beau. Pas de cette façon.

Je souris en posant le verre, cette première pause me faisait un grand bien. Je me devais tout de même de poursuivre ma quête : « Connaissez-vous des gens qui pourraient m'offrir des contrats ? Le clavecin est mon instrument de prédilection, mais je sais aussi jouer de la flûte et de la viole. Je sais écrire des compositions sur mesure. Je peux donner des leçons également, aux adultes comme aux enfants. » Ils échangèrent des regards. Le barbu questionna : « Pouvez-vous n'enseigner que la musique ? » Il venait de me prendre au dépourvu. « Bien... » Je pris un moment pour réfléchir en observant la table voisine. Il y avait deux couples, une dame réprima un bâillement de la main, puis retira un bracelet qu'elle posa devant elle avant de se frotter le poignet en se penchant vers son interlocuteur. Johanna vint remplir leurs coupes et s'éloigna. Un homme à cette table posa rapidement la main sur le bijou, le ramena sur ses cuisses et sembla le glisser dans une bourse attachée à sa taille. Je trouvai cela étrange, probablement était-ce son conjoint qui craignait qu'elle ne le perde ? J'avais assez fait durer ma pause, je m'empressai de donner suite à ma réponse : « Je n'ai pas d'expérience dans l'enseignement d'autres matières, mais oui je suis persuadé que je pourrais enseigner à lire et écrire les langues que je connais. Vous avez des besoins particuliers ? » « Nos Maîtres recherchent un professeur privé pour leur enfant... Au domaine, le personnel s'exprime en français, pourriez-vous l'enseigner ? » Je changeai donc aussitôt la langue de notre discussion : « J'ai appris le français au Royaume de France par des leçons privées d'un évêque ! N'est-ce pas l'idéal ? » « Cela semble bien... Vous aurait-il aussi appris le latin ? » « *Quidem*¹ ! »

Le ton s'élevait à côté de nous, les gens argumentaient des hypothèses sur la disparition de la pièce de joaillerie. J'étais en pleine entrevue, je ne voulais pas me mêler de cela, d'autant plus que j'ignorais totalement qui étaient ces gens. Johanna s'approcha pour s'informer de ce qui n'allait pas et offrir son

1. *Quidem* ! [Latin] Certainement !

aide. Le larron lui agrippa le bras et la secoua : « Il n'y a que toi qui sois venue à notre table. Rends-lui son bien, sale voleuse ! » Je me levai en m'assurant que ma chaise était bruyante. « Laissez-la tranquille ! » Il me dévisagea : « Mêlez-vous de vos affaires ! » « Ayant été témoin malgré moi de votre imposture, cette affaire est devenue également mienne. » J'approchai et par réflexe, je bombai la poitrine et remontai mes manches, mettant en valeur ma musculature acquise après plusieurs mois en forêt. L'homme planta ses yeux agressifs dans les miens : « Écoute, j'ai beaucoup de relations... Je crois que tu n'as rien vu. » « Tant mieux si vous avez de nombreuses relations, ce sera tout autant de gens qui apprécieront que je vous aie démasqué ! » Immédiatement, il dirigea son poing vers ma mâchoire, mais je l'esquivai de sorte que ce fût plutôt mon épaule qui amortit le coup. Je répliquai immédiatement, lui assénant un crochet de la droite qui lui fit presque perdre l'équilibre. Ce fut l'amorce d'une courte bagarre qui prit fin lorsque j'arrivai à lui replier un bras dans le dos, l'immobilisant contre ma poitrine. La femme volée paniquait, me criant de libérer son ami. « Madame... » De ma main libre, je fouillai la ceinture du malfaiteur, détachai la bourse et la lançai sur la table où elle s'ouvrit permettant à tous d'observer son contenu. « Je crois que vous devriez réévaluer vos fréquentations. » Je libérai l'homme, le laissant gérer lui-même les réactions de son entourage.

En me massant les jointures, je repris place à la table avec les trois hommes, les priant d'excuser cet intermède, et les rassurant que ce comportement ne m'était pas coutumier. Le barbu commenta : « Nul besoin de le préciser, ça se voit tout de suite que vous n'excellez pas au corps à corps. Toute une chance pour vous qu'il n'était pas armé. » J'ignorais si je l'avais déçu ou s'il était seulement prétentieux. Perplexe, je tournai mon attention sur le plus jeune, qui me défendit : « Il a tout de même bien géré la situation. » Il tourna rapidement la tête vers moi, faisant valser ses cheveux noirs : « Après tout, vous n'étiez pas obligé de vous en mêler. » « Non, mais je ne supporte pas les agresseurs. » Son visage s'éclaira, il me semblait que je venais de susciter toute son admiration. Il suggéra à Johanna de m'apporter quelque chose à manger pour me féliciter. Je m'opposai : « Ce n'est pas nécessaire, je ne vous ai pas défendue pour que vous ayez à m'offrir ensuite une partie de vos gages... » Il ordonna à la servante : « Servez-le et portez le tout sur notre note. » « Oui, Monsieur. »

Je le remerciai de sa générosité et tentai de reprendre la discussion telle qu'elle était : « Est-ce que vos maîtres cherchent à remplacer un précepteur existant ou c'est seulement que l'enfant est maintenant en âge d'entreprendre un apprentissage ? » Le français remplit à nouveau mon gobelet, même si je

ne l'avais pas fini : « L'enfant est peu âgé... Dites-nous, comment vous débrouillez-vous en mathématiques ? » « Plutôt bien, j'ai travaillé en menuiserie. » « Vous avez tout fait ! » « J'ai eu un parcours de vie mouvementé, mais je cherche maintenant à m'établir. » L'éphèbe dit d'une voix toute douce en regardant ma main : « Êtes-vous marié ? » « Oui, depuis bientôt neuf ans. Et j'ai trois enfants. » Ils étaient un peu étranges avec toutes leurs questions, mais un poste de professeur privé, ça m'intéressait beaucoup. Ce serait un revenu stable qui m'apporterait une expérience incroyable et m'ouvrirait plusieurs portes.

« Il y a donc un seul enfant ? » « Oui. La Maîtresse a une dame de compagnie qui a aussi le rôle de nourrice. Vous vous partageriez les tâches reliées aux soins de l'enfant. Êtes-vous intéressé ? » Je hochai la tête. « Oui ! Oui... Pourquoi pas ? J'adore les enfants. » « Nous leur en ferons part. »

* * *

Je rejoignis ma femme en montant les marches trois par trois, enthousiaste d'un si bon déroulement. Dès que j'ouvris la porte, elle commenta : « Je t'ai écouté jouer, tu étais très bien... Qu'y a-t-il, Graigor ? » « J'ai eu une proposition intéressante ! » Je lui racontai mon entretien en poussant doucement Reni plus près de son frère pour me prévoir une place dans le lit. « Quel âge a cet enfant ? » « Je n'ai pas trop questionné, je les laissais parler. Ce doit être un garçon, les filles sont éduquées auprès de leurs frères, mais s'ils n'en ont qu'un, ce doit être un garçon. » « L'important, ce sont les gages. En plus, tu pourrais encore prendre des contrats de musique le soir. » « Oui, mais tu sais ce à quoi je pensais ? Si j'obtiens leur sympathie, ils me laisseraient peut-être enseigner à Istvan en même temps. Avec un peu de chance, ils ont peut-être le même âge. » « Ce serait vraiment une situation rêvée. » « Je sais. »

Je remarquai qu'elle avait toussé à quelques reprises depuis mon retour. « *Viràgom*², tu ne devrais pas te coucher si tard, tu dois te reposer, tu sais que tu es faible... » « Je voulais t'écouter. » Elle toussa à nouveau. Je m'inquiétai immédiatement, car c'était une époque où une grippe pouvait vous tuer en quelques jours et nous étions à l'étroit, tous susceptibles de nous contaminer. « Nous reparlerons de tout cela demain, mettons-nous au lit. » Mes craintes empirèrent au petit matin, lorsque je voulus l'embrasser et qu'elle me repoussa : « Chéri, j'ai mal à la gorge. » « Reste couchée, je m'occuperai des enfants. » Tout ce que j'avais à leur servir était des tartines de beurre.

2. *Viràgom* [Hongrois] Ma fleur

Mon fils fronça les sourcils : « Papa, je n'aime pas ça ici. » « Pourquoi garçon ? » « Je ne comprends rien de ce que les gens disent. » Évidemment, ce n'était pas facile pour eux de s'adapter à un nouveau pays, à une nouvelle langue et de vivre sans les gâteries des grands-parents. Je le pris sur mes genoux. « Tu sais, tu apprendras, à ton âge c'est facile. Et plus tu tenteras de comprendre, plus ce sera rapide. Veux-tu que je ne te parle qu'en allemand ? Je devrais peut-être cesser de te parler hongrois, ça t'aiderait. » « Non... J'aime le hongrois. » Il appuya sa tête sur ma poitrine et soupira. Je lui tendis une pomme. « Tiens ceci par exemple, tu sais le dire ? » « *Das Apstel* ? » Sa cadette répliqua immédiatement : « C'est "*der Apfel*", petite tête ! » « Reni ! Tu ne dois pas te moquer. Demande pardon à ton frère. »

Chaque soir, j'espérais revoir les trois hommes, mais ce ne fut pas le cas. Une petite routine se mit en place. Un voyageur me parla longuement de l'Italie, qu'il avait visitée l'année précédente. Que là-bas on y jouait des airs nouveaux et que je devrais y aller. Ce n'était cependant pas à ma portée.

* * *

Moins d'un mois que nous étions arrivés, déjà j'avais des problèmes d'argent. J'avais dû faire venir le docteur pour Helena, il lui avait laissé un traitement pour soigner ses maux de gorge et une teinture à boire pour l'aider à fortifier son sang, elle avait le teint si pâle. Ces soins avaient été coûteux et maintenant il était difficile de se payer plus que du pain. Je tentai d'avoir une avance de l'aubergiste, mais il n'était pas d'humeur. J'avais Edina dans les bras, les plus vieux étaient partis au marché, une des vendeuses leur donnait parfois des fruits défraîchis à la fin de la journée, ils allaient tenter leur chance. Mes enfants devaient quêter... quelle honte !

« Écoute Graigor, ta femme, elle ne pourrait pas travailler ? » « Elle est trop faible, elle doit encore garder le lit. » « Tu es mal barré. Ton fils pourrait faire des livraisons et d'autres travaux et ta fille pourrait laver la vaisselle et les tables au service du soir. S'ils font cela sans causer de problèmes, je leur donnerai un couvert. C'est le mieux que je peux faire. » « Ils n'ont que six et huit ans ! » « Je travaillais à six ans ; pas toi. » « Ouais... Ils seront là demain matin. » « D'accord, bon, laisse-moi, j'ai un client ! »

Ce soir-là, après mon récital, une dame entra à l'auberge et me fit quérir avec nervosité et empressement. « Monsieur, ma Maîtresse m'envoie vous chercher. Elle a une fête en cours. Son musicien invité s'est trouvé mal et n'a

pas songé bon l'en prévenir... Ainsi les invités se présentent déjà et il n'y a aucune ambiance. Accepteriez-vous de le remplacer ? » Elle me montra rapidement une bourse remplie de pièces. « Bien sûr... » Elle me donna l'argent et me prit le poignet, m'entraînant vers la porte. « Alors, venez vite, on nous attend. » « Laissez-moi avertir ma femme... » « Non, non, non, il faut y aller maintenant ! » Elle me poussa à l'extérieur et m'incita à monter derrière elle sur sa monture et nous filâmes plus rapidement qu'il n'était poli de le faire dans les rues de la ville.

C'était sans contredit une fête aux allures clandestines. Les jeunes gens y allaient de rapprochements sans vergogne. Je vis à peine la patronne, elle ne fit que me pointer le clavecin. Je jouai beaucoup plus pour ma conscience – puisqu'on m'avait payé – que pour le public. J'étais convaincu que la musique avait pour but de camoufler aux voisins et aux passants le fait que toutes ces personnes étaient réunies pour forniquer. De grands voiles étaient suspendus. Les gens allaient et venaient ; il m'était difficile de déterminer leurs nombre et actions. Après quelques heures, je sentis des bras glisser sur mes épaules puis sur mon torse : « Allez, joli, ça suffit, je pense. Viens te reposer avec nous. » Je me tournai, elle me prit les poignets, m'incitant à me lever, elle les porta derrière sa nuque. Elle m'embrassa, je pris le temps de lorgner son décolleté avant de lui sourire. Elle m'entraîna dans la pièce d'à côté, un salon où elle me servit de l'hydromel. Un jeune homme avait une brunette installée sur ses genoux. « Vous devriez joindre notre chambre de rhétorique, vous pourriez mettre en musique les chansons qu'il s'y invente ! » « J'y songerai ! » J'avais répondu cela distraitement en observant la jolie rouquine qui venait de prendre place à mes côtés. Elle me susurra à l'oreille : « Il n'y a pas à y réfléchir puisque j'en fais partie. » Elle glissa son index le long de mon cou jusqu'à mon épaule. « Mignonne, c'est vilain de tenter un homme marié. » « Je n'en ai que faire puisque mon époux ne se gêne pas, lui... » Elle me colla un peu contre elle et m'embrassa le cou. Je rigolai en prenant une seconde chope.

Je picolai encore un moment et je récitai quelques vers français à la jeune rousse :

« Embusqués sont, afin qu'on ne les voie
Dedans mon cœur sous l'ombre de mes yeux.
Triste plaisir et douloureuse joie !

C'est mon trésor, ma part et ma montjoie ;
Par quoi Danger est sur moi envieus ;
Bien le sera s'il me voit avoir mieux

Quand il me hait de ce qu'Amour m'envoie.
Triste plaisir et douloureuse joie³.»

Elle passa la langue sur ses lèvres avant de soupirer. «Les douloureuses joies, je connais bien.» «Damoiselle, ce n'est pas que l'envie n'y est pas, mais la voix dans ma tête qui m'incite à rentrer crie un peu plus fort.» «Quand nous nous reverrons, elle ne gagnera peut-être pas.» Je souris sans répondre. Je dus rentrer à pied et ce n'était pas chose facile avec le vin qui m'embrouillait l'esprit.

«Où étais-tu ?» La voix de mon épouse se fracassait entre mes oreilles, pareille à des coups de marteau en plein front. J'avais un de ces maux de tête... Je lui lançai la bourse : «Imagine quelque chose et c'était moins pire.» «Avertis quand tu pars comme ça ! Les enfants et moi nous sommes faits du mauvais sang pour toi ! Où as-tu eu cet argent ?» Je me jetai tout habillé dans le lit en grommelant : «On ne m'a pas laissé la chance de t'avertir. J'ai eu une offre pour jouer dans une fête privée, quand on m'a payé d'avance, j'ai accepté d'emblée.» «Tu as bu plus que nécessaire...» «Je ne bois que lorsque c'est gratuit. Tu es chanceuse d'avoir un homme qui se prive et qui te laisse tout l'argent ! Alors je t'en prie, oublie les reproches et laisse-moi dormir...»

Le lendemain matin, j'avais la mèche courte à cause de ma tête qui me rappelait les frasques de la nuit. Rien pour aider, les enfants étaient incontrôlables, évidemment inquiets de devoir travailler. Je donnai des conseils à Istvan sur comment s'orienter dans la ville ainsi qu'à qui il était sécuritaire de demander conseil s'il se perdait. Je n'aimais pas trop l'idée de le savoir seul en ville à faire des livraisons, mais c'était un compromis raisonnable afin qu'il aide aux finances familiales. J'avais eu un bon cachet la veille, mais c'était insuffisant pour passer à côté de l'offre de l'aubergiste. Je l'incitai à faire de son mieux et le rassurai en lui indiquant qu'il ferait probablement des erreurs au début, mais que c'était la meilleure façon d'apprendre.

Voyant son frère partir, Reni fit des siennes, tentant de me convaincre qu'il était mieux qu'elle reste auprès de sa mère. «Papa... Ici, je peux ranger et surveiller maman, elle doit se reposer, je peux changer Edina, tu sais !» «Je sais ma grande, mais tu n'auras pas à travailler toute la journée. Seulement quelques heures en soirée. Et tu auras un bon repas chaud avec ton frère, c'est bon pour vous, afin que vous ne soyez pas malades vous aussi ; tu comprends ?» «Oui... Pourrais-tu me faire des nattes ? Les filles ici elles ont toutes de jolies nattes !» «Ma chérie, je ne sais pas tresser les cheveux.» Elle avait l'air découragée. «Viens

3. *Rondeau* par Alain Chartier

là...» Je la serrai tout contre moi. « Ces filles avec qui tu jouais hier, va les voir, dis-leur qu'elles ont de jolies nattes et que tu voudrais qu'elles te montrent comment faire. Ensuite, tu pourrais aussi leur dire que tu aimerais jouer avec elles et qu'elles t'aident à mieux parler leur langue. Je vais t'apprendre comment leur dire tout cela, d'accord ? » « Elles refuseront... » « Je ne pense pas. Tu sais Reni, les gens aiment bien montrer ce qu'ils savent faire. Tout le monde a un peu le souhait que les autres fassent comme eux. Alors si tu te montres intéressée et qu'elles comprennent que tu les admires, elles voudront assurément te convertir en petite autrichienne. Mais ce qui est beau là-dedans, c'est que sans s'en rendre compte, ce sont elles qui apprendront le plus. De toi ! » « Peut-être... Je m'ennuie de mes cousines. » « Je comprends, moi aussi je m'ennuie de la famille, nous leur écrivons. » « Ils ne savent pas lire. » « Ils demanderont au prêtre. Ne t'inquiète pas sans cesse Reni, il y a toujours des solutions. » Elle finit par approuver mon plan et sortit à la recherche des petites voisines.

J'allai m'asseoir auprès de mon épouse. Elle allaitait Edina. Je glissai une main sur sa joue et l'embrassai. Puis, j'appuyai mon front sur le sien : « Bientôt tout ira mieux ma belle, nous partirons d'ici, nous aurons une jolie petite maison comme nous avons et la vie sera plus douce. » « Ne te remets pas toujours en question. Nous avons fait le bon choix. Tu as déjà eu quelques contrats, ce n'est qu'une question de temps et les gens s'arracheront ton talent. » Je lui souris. « Tu es la meilleure. » Elle me tendit l'enfant alors qu'elle ajustait sa robe. J'en profitai pour câliner ma petite dernière, lui chantant à mi-voix qu'elle ferait craquer des cœurs.

Mon épouse me suggéra que j'aille allumer à son intention un lampion à l'église Saint-Gilles. Helena était convaincue que si nous faisons preuve de bonté en partageant un peu de notre pécune avec l'Église, les cieux nous récompenseraient et veilleraient sur nous. Je mis donc mon manteau et pris une pièce en lui suggérant de garder le lit le temps que je serais parti. Après avoir accompli ma mission, j'allai au mur extérieur sud du lieu de culte, observer avec respect la fresque qui l'ornait. Elle était pour moi un rappel que je n'étais pas le premier à venir ici implorer la clémence divine. Cette œuvre avait été commandée par les citoyens de Graz en 1480, alors que la ville était assaillie par trois fléaux à la fois : les Turcs, la peste et une invasion de sauterelles ayant ravagé toutes les récoltes. La fresque présentait de nombreux personnages, dont Jean le Baptiste, saint Dominique, saint François, la Vierge Marie, puis une hiérarchie d'anges et le pape. Au haut, la Sainte Trinité était savamment représentée comme trois personnes identiques.

Je pris le chemin du retour, zigzagant entre les badauds, dans ces rues étroites et courtes, où s'alignaient collées les unes aux autres les maisons aux toits de tuiles orangées. La brise froide emplissait mon nez de l'odeur des cheminées et de l'haleine des chevaux dont j'enviais le pelage dense de la froide saison. Alors que je traversais la grand-place, un carrosse tourna le coin et attira mon attention par sa magnificence. Sur ses portes étaient peints de splendides paysages mettant à l'avant-scène des paons, il y en avait d'ailleurs un sculpté et doré posé sur le sommet de la voiture. Le cocher s'arrêta à ma vue, ce qui me consterna. La porte de la cabine s'ouvrit et je reconnus le plus jeune des trois hommes qui m'avaient informé d'un poste de professeur privé. « Embarquez Graigor, notre Maître veut s'entretenir avec vous. » C'était la deuxième journée de suite qu'on m'incitait à me rendre dans un endroit inconnu, j'espérais que ce soit aussi payant que la veille.

À peine avais-je pris place à l'intérieur que le carrosse s'emballa vers le péage du pont. « Bonjour Messieurs ! » Je me replaçai sur mon banc en observant le deuxième homme qui avait des allures de statue grecque. Ses yeux cristallins paraissaient très clairs en contraste avec ses épais sourcils noirs et ses cheveux bouclés du même coloris. Il avait un teint de pêche et quelques taches de rousseur qui n'arrivaient pas eux seuls à adoucir ses traits. Le jeune tira les lourds rideaux d'hiver, me coupant la vue de la ville que nous semblions quitter : « Je ne me rappelle pas m'être présenté ; je suis le Seigneur Martial et voici mon collègue le Seigneur Barthélémy, notre trésorier. » Il acquiesça : « *Molto lieto*⁴. » Je ne pus cacher ma surprise : « Vous êtes du sud ? » « Je suppose qu'on peut dire cela... » Mon regard s'attarda sur la massive chaîne en or qui ornait son cou et je pris un moment pour regarder comment j'étais vêtu. « Vous m'avez pris au dépourvu... Ma tenue n'est pas vraiment appropriée pour un entretien avec des gens de votre qualité. » « Ne vous inquiétez pas, le Maître n'en fera pas de cas. Ce qui compte, c'est votre personnalité. Des habits, s'il vous choisit, il vous en fournira. »

La route fut longue jusqu'à leur manoir, j'eus le temps de demander par trois fois, tel un enfant impatient, si nous arrivions bientôt. Je ne voulais pas être en retard pour mon récital. Il s'était probablement écoulé plus d'une heure avant que nous arrivâmes. J'étais sidéré par la beauté des lieux en posant pied au sol. Leur manoir aux murs plâtrés immaculés comptait deux étages et deux cheminées. Le toit de bardeaux de cèdre descendait bas sur les côtés, rendant la bâtisse coquette. C'était une riche résidence de campagne avec son domaine privé où j'apercevais de ma position : une grange, des pâturages,

4. *Molto lieto*. [Italien] Enchanté.

une chapelle, un lac et un sentier qui semblait se perdre dans la forêt de cette vallée protégée à tous azimuts par des pics montagneux.

Ils me firent signe de les suivre à l'intérieur, mon cœur battait la chamaille, les propriétaires de ces lieux devaient assurément être très riches. Ce qui me frappa en passant le seuil de la porte était qu'il faisait bien chaud dans ce manoir et il y régnait une odeur de plat mijoté fort appétissante. Deux immenses tables aux bancs tout aussi longs se trouvaient juste devant nous. Un couple y était attablé, la femme avait de très longs cheveux bruns, si longs qu'elle devait probablement à l'occasion s'asseoir sur leurs bouts. En nous voyant, elle cessa sa conversation et se leva pour monter à l'étage. J'eus à peine le temps de retirer mon manteau et le donner au Seigneur Martial qui m'offrait de le prendre qu'un Seigneur à la prestance incontestable se présenta au haut des marches. Le garçon aux yeux noisette me présenta : « Maître, voici l'homme dont nous vous avons parlé. »

Je ne pouvais le quitter des yeux puisque sa vue me glaçait le sang. Il avait tout du mâle guerrier. Il portait un pourpoint sombre et court, sans manches, qui mettait en valeur son corps athlétique et ses bras sculptés au couteau. Il portait aux avant-bras de larges bracelets de lanières de cuir entrecroisées aux rivets dorés. Sa mâchoire était bien carrée et des petites rides aux coins de ses yeux gris perçants lui donnaient un air calculateur. Il avait une coupe militaire où je pouvais déceler des mèches argentées. L'assurance qu'il dégageait inspirait au respect. Je déglutis nerveusement alors qu'il me tendait la main : « Bonjour Monsieur, bienvenue chez nous, je suis heureux de vous rencontrer. J'étais à l'étranger, mais à mon retour, mes hommes vous ont fortement recommandé. J'apprécie leur opinion, ainsi je suis impatient de vous questionner. Venez, suivez-moi dans mon bureau. »

La pièce était superbe, il y avait un bureau en merisier dont les cinq panneaux du dessus avaient été arrangés afin de former un motif de losange. Les pattes étaient habilement sculptées, c'était un très beau meuble. En fait, tout le mobilier de la pièce s'harmonisait et rivalisait en qualité. Je m'assis, puisqu'il m'avait invité à le faire. « Alors, on m'a dit que vous pourriez être un bon précepteur pour mon enfant. Dites-moi : pourquoi devrais-je vous engager ? » S'ensuivit une longue discussion dans laquelle je lui fis le portrait de mes expériences passées et de l'état de mes connaissances. Il hochait la tête et me questionnait finalement peu. « Savez-vous parler italien ? » « Non. » « Souhaiteriez-vous l'apprendre pour ensuite l'enseigner ? » « Je pourrais bien essayer. » « Essayer ne suffit pas. Êtes-vous capable ? » « Oui, je le peux. » « Bien... Je cherche une personne curieuse, qui aime apprendre, vous comprenez ? »

« Oui, généralement, je suis comme cela. J'aurais pu travailler pour mon père et avoir la vie facile, mais j'ai préféré partir parce que je vois plus grand. Pouvoir, je parcourrais le monde, c'est bien plus intéressant. » Pour la première fois depuis le début de notre entretien, il me sourit franchement. « Alors mon comptable vous donnera des leçons. » Il avait parlé au futur comme si mon embauche était un sujet clos, cela me ravissait. « J'aimerais savoir, quel salaire avez-vous à offrir ? Également, j'ai une épouse et trois enfants, avez-vous un endroit sur votre domaine où nous pourrions nous installer ? J'ai ce genre de préoccupations... Monsieur ? » J'avais dit « Monsieur » sur un ton qui lui demandait son nom. Il ouvrit le premier tiroir afin d'y prendre un petit couteau à lancer, qu'il fit tourner entre ses doigts en me scrutant intensément. Je vins pour insister à nouveau sur mes dernières questions, mais sans que j'aie le temps de réagir, il lança l'arme sur ma droite, il ne me sembla pas si loin de mon visage. Surpris, je me retournai et remarquai le couteau planté en plein centre d'une cible posée sur le mur derrière moi où l'absence de marques sous-entendait que cet homme faisait infailliblement mouche. Désabilisé, je reposai mon attention sur lui. Il se leva : « Je suis le Seigneur Valerius. » « Est-ce que... » Il s'empara d'un deuxième couteau en me faisant signe de son autre main de me taire et de rester où j'étais. Il quitta la pièce. Son comportement était bien étrange, il me semblait à l'instant que quelque chose n'allait pas. Je songeai alors que je n'avais rien vu ni entendu qui aurait pu témoigner qu'un enfant était bel et bien présent en ces lieux.

Le Seigneur Barthélémy me rejoignit : « Vous avez plu au Maître. » « J'en suis fort aise. Il vous envoie discuter des conditions ? » « Non. » Il enroulait autour d'une de ses mains une longue pièce de tissu. Je devins suspicieux à nouveau : « Écoutez... Il se fait tard, je crois que je devrais rentrer chez moi maintenant... » « Vous avez raison, il se fait tard pour cela. Trop tard. » À cet instant, j'eus l'intime sentiment que je ne reverrais jamais les miens.